

XYZ. La revue de la nouvelle

Journal

Serge Safran



Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Safran, S. (1985). Journal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 64–70.

Serge Safran

Journal

à F.T.

Il n'y a que la plainte éternelle des ans. Les orages cachés. Les oranges mâchées. Les fruits mûrs. Le soleil d'un avenir surgelé. La romance des danses zoophiles. La menace des carapaces soldatesques, des scaphandriers. L'anathème des bols de blé. La surnuméraire grandeur des folies d'ici-bas. Sans tambours ni tempêtes.



Je m'étonne de dormir aussi bien, à poings fermés. D'où peut-être, la densité de mes rêves. Ils baignaient cette nuit dans une lumière orangée, comme orangée cette combinaison de ski que j'arborais malgré moi, dans un train me faisant traverser un pays inconnu et avancer vers d'autres. Ce pouvait être le Québec. J'étais stupéfait, ainsi que les enfants que j'accompagnais, par les piliers métalliques de ponts enjambant de nombreux fleuves. Nous fûmes également émerveillés, à un moment donné, de voir une multitude de statues en bronze, représentant des anges ailés à califourchon sur des poneys en bronze, eux-aussi. Ils formaient une sorte de manège au pied d'une forêt de piliers. Ils se murent soudain en un cortège de véritables enfants maquillés, qui nous firent d'admirables pieds de nez. Ce train ne cessait de rouler et, tout le long du voyage, je restais à l'écart du groupe des accompagnateurs, vaquant à d'autres occupations. Dans certains compartiments, il y avait des lits (et non des couchettes !). Dans un, dormait Michèle, avec quelqu'un que je

soupçonnai être son mari. Mais il me fut impossible de voir son visage, car il se trouvait dans l'angle mort d'une porte. Le train s'arrêta, bloqué par la neige. Il fallut, à l'aide d'un coquillage nacré, tracer plus ou moins bien des sillons parallèles qui constitueraient les rails. Le train démarra sans moi. Je le pris en marche, entrant par hasard dans la cabine de pilotage. Ma combinaison orange et ma présence provoquèrent le plaisir du pilote. Il m'avoua s'ennuyer. Je fus très étonné par la vitesse du train et le manque total de visibilité. Le Québec hanta ainsi toute ma nuit.

●

Aire sur l'Adour, ce nom qui chante comme un nouvel amour. Aire sur l'Adour, aux longs couloirs déserts et aux bâtiments vides. Aux toilettes blanches où je me branlais régulièrement sous la douche. Où je traversais nu les immenses dortoirs, une serviette encore humide sur l'épaule. Où un jour je me rendis brusquement compte que je me lavais les dents avant de la rejoindre. Où je découvrais que je pouvais de nouveau être amoureux d'une femme. Aire sur l'Adour, loin de toi et de notre amour. Aire sur l'Adour, son ciné-club du mercredi soir où je la retrouvais, ainsi que Jean-Jacques, Yves A. (aujourd'hui journaliste à *Sud-Ouest*), Patrick C. et bien d'autres déjà enfouis dans les plis du passé. Où les garçons ne venaient que pour frôler, caresser et même baiser les filles dans le noir pendant que le père Nazarin essayait désespérément d'évangéliser les foules, ou que les agneaux bêlaient près de la source du viol d'où allaient jaillir l'eau pure et... cette horrible lumière décilant les yeux face à la torpeur d'une intransigeante réalité. Parfois, je partais dans la nuit après le débat. Parfois le lendemain matin après le petit-déjeuner. Une nuit, je dormis dans cette chambre en ville, si proche de la vieille église, si proche des étoiles, au milieu des branches dénudées. Une chambre presque vide, hostile, secrète. Myriam, son nom soulevait des myriades d'étoiles ; celles de la petite cascade de l'Adour, non loin du pont, non loin du café où un jour elle m'avait fait une remarque blessante. Je m'asseyais à la même place que la première fois où nous avions parlé ensemble, beaucoup, jusqu'à l'ivresse, négligeant le bruit de ce lieu infiniment provincial dans tout ce qu'il affichait de moderne.

●

L'habitude de vivre presque constamment dans un monde d'apparences doit nous déformer jusqu'à ce que nous ne soyons plus que des monstres. Or qu'y a-t-il de plus monstrueux que de vouloir échapper à cette horrible condition ?

●

Quelle angoisse m'étreint ? me noue les viscères, me serre à la gorge ? Pourquoi mes tempes brûlent-elles comme un temple trop longtemps adoré ?

Ces mots banals pour le dire. Quel mythe me dévore, me ronge et me poursuit ? Je sais que ça va mal finir. L'ambition d'échapper à ma condition, c'est de ne pouvoir l'accepter ainsi. Tous ces regards, ces rires, ces mondes, qui me seront toujours cachés ! En crèverai-je avant d'avoir trouvé ? Quoi ? De nouveaux obstacles ? De nouvelles peurs ?

Dehors, il fait pourtant beau.

●

Cette nuit, rêve de haute pureté, de haut parage ; j'étais de nouveau invité dans la maison ultra-moderne de la mère de Sylviane. Je fus étonné qu'en appuyant sur des boutons, les parois s'élevassent et fissent découvrir une magnifique salle de bain individuelle. Tout m'était destiné. Par ailleurs, je n'étais pas du tout frustré de savoir que cette mère conçût que je n'avais aucune préention sur sa fille. Derrière la maison, une immense bâtisse d'un baroque modernisme rose, il y avait un ruisseau. La grand-mère de Sylviane voulait en couvrir les berges de tessons de bouteilles noires. Elle appelait cela « tessonner », comme si c'était une coutume déjà bien entrée dans les moeurs.

●

Il me faut noter que l'autre soir, en rentrant chez moi, j'ai vu de loin, sur la place, un animal de forme étrange. Surtout pour sa taille. Non, ce n'était ni un chien, ni un chat... J'eus un terrible haut le coeur. C'était un rat. Mais un rat d'une telle grosseur que je me suis arrêté. À plusieurs reprises. Je ne pouvais plus avancer. Je me serais bien pincé pour me prouver ne m'être pas trompé. Il était

là, seul, tranquille, au coeur de la ville, au pied de la cathédrale, tandis que tout le monde dormait. Sommeil de bêtise et de stupéfaction. Horreur tapie dans le noir. Cet animal immonde, là, imposant et impassible. Cette image de mort, de peste, inadmissible. Errante. Enfouie. Cette faille à la logique aveugle des pierres. À l'humanité sécurisée. Comme cette araignée, à midi, sur la tapisserie de la salle à manger.

●

Au retour, sur sa demande, j'éjaculai dans sa bouche. Puis nous bûmes un jus d'orange. C'est cette nuit-là que je fis un rêve atroce.

J'arpentais un couloir d'hôpital, qui était aussi celui d'une école en préfabriqué, au fond d'une cour. Par les portes ouvertes (en fait, il n'y avait pas de portes), on voyait dans chaque salle une infirmière découper au couteau des cadavres encore en vie dont l'oeil exorbité me regardait en silence. Je voyais qu'ils me voyaient, mais ne pouvaient rien me dire. Je ne pouvais rien pour eux. Une infirmière, à l'aide d'un ciseau, coupait un orteil qui tombait dans une boîte. Tout était d'une propreté absolue. Même ces hommes découpés en tranches, comme du jambon blanc, auxquels il ne restait aucun membre.

●

Écrire pour dénouer mon angoisse. Cette angoisse qui m'étreint. Cette peur. Cette subjectivité écoeurante. Cette maladie du mal de mon être. Je glapis. Je vomis. J'ai encore la nausée. J'approche d'une faille de ma vie. Pourquoi ressentir les choses ainsi ? Me sentir acculé ? Les autres ne vivent pas mon temps. Le temps qu'il me faut de façon absolue. J'ai recommencé ce soir à me plaindre, à m'étaler. Je suis donc toujours aussi lâche et m'écoeure tout autant. Je recommence à avoir peur de tout. À me précipiter sur tout avec peur. À repousser aux calendes ce que j'aurais déjà pu avoir fait mille fois.

À quoi sert ce que j'écris ?

À avoir été obligé de me relire, je me suis bien rendu compte que mon entreprise était impossible. D'aucune utilité. Alors pourquoi ? Pourquoi ? Pour quel cheminement intérieur ?

•

Ai-je oublié la ferveur essentielle qui me permettait une approche sensible de la liberté ? j'ai réalisé que je pouvais aller passer deux mois cet été au Québec. Jusqu'à présent, la mode, l'engouement et la récupération même de l'attrance pour ce pays m'avaient interdit tout désir à son sujet. Pourquoi ne pas surmonter tout cela et croire que ma vision en sera différente et nécessairement mienne ?

•

Le transistor. La lumière toujours trop crue à mes yeux. Le bout de la table de bois (Toutes les tables où tu bois). Le chuintement du chauffage. L'orgue de l'indicible. Les cathédrales du silence. Le fantastique univers de soie de ma tendresse inassouvie. Tourner ce fichu crayon. Ce plomb qui s'enlise, alourdit les doigts. Écrire et raconter. Décrypter. Sentir être dans le vrai. Dans l'hors de l'angoisse. La fatigue au bord des yeux.

•

Je ne suis vraiment rentré que par le dernier métro. À Chevaleret, j'étais seul sur le quai. En traversant Paris, j'ai presque eu le temps de lire *Hombres* en entier. Juste auparavant, l'achat de ce livre m'avait permis de parler à Michel de mon amour pour Verlaine et même de la révélation à travers sa poésie, depuis ces vers que je cite toujours :

*Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable*

jusqu'à ces vers pornographiques — ou dits tels — qui sont d'une naïveté, d'une fraîcheur et d'une aisance à abolir réellement la matérialité de la sexualité, et, au-delà, du temps, moulés en un style baroque afin que nous puissions y déguster quelques néologismes de derrière les fagots (comme « bandatifs », par exemple) ou autres

merveilles destinées à nous faire jubiler, jouir et même bander. Qu'attendre de mieux de la littérature ?

●

Il neigeait rue des Écoles. J'en profitai pour photographier la statue de Montaigne. Cette image me fit un choc aussi fort que cette vierge enfermée dans un globe que je renversai, dans mon enfance, pour voir les flocons tomber sur elle et faire un tapis à ses pieds. C'était peut-être ce geste, que je photographiai.

●

Hier au soir, en rentrant, j'ai été surpris par un chat noir dans la cage d'escalier. Il m'a craché à la figure, lui-même effrayé par ma lampe électrique. Ce midi, un pigeon aux plumes détrempées par la pluie sautillait sur le trottoir. Voilà tout mon bestiaire.

●

L'espace d'un temps qui n'a de dimension que dans le rêve et qui, de ce fait, est quasiment indescriptible, je la vis entourée d'une sorte de rayons jaunes et verts. Comme une apparition pour l'être ascétique et *enseulé* que j'étais devenu ; pour celui trop longtemps exposé aux morsures du soleil. Je ne sais comment elle s'en alla, mais je savais qu'entre nous s'était ouvert un gouffre dans l'indiscrutable de notre vie quotidienne. Je la relançai par la suite, mais en vain, bien que je me fusse aperçu qu'elle ne savait pas vraiment quelle attitude adopter envers cet être qu'elle semblait deviner double. Mes propositions de l'emmener à la plage furent sans effet. Elle réveilla en moi, cependant, une source poétique. Je lui en voulais d'être à l'origine de poèmes plus beaux que réels, plus vrais que ma vie ou la sienne. Le passé nous harcèle. Je l'avais perdue de vue. De temps à autre, j'avais eu de ses nouvelles. Un jour, je l'ai croisée dans la rue. Nous avons senti chacun de notre côté, j'en suis sûr, que nous nous croisions. Il était inutile de nous arrêter. Elle ne me reconnut pas. Ou ce n'était pas elle.

●

Catia, belle italienne de seize ans, belle madone de l'amour. Catia, la lumière se lisait dans tes yeux, les baisers se mouraient dans ta bouche où je retrouvais le goût de l'orangeade, et dans tes longs cheveux de fille brune je découvrais les parfums fous de Locarno. Tes seize ans dans une ville, un pays d'où tu ne répondras pas. Ta voix modelant maladroitement la langue française. Ton accent italien de *Suizera*. Chaque feuille morte tombée dans le silence fuit le charme de ta chaleur toujours présente en moi. Toi qui m'enlaças sur un slow comme une liane. Toi qui me masturbas sur le plancher où, la journée, trottaient de tous petits enfants. Chaque parcelle de ton corps semblait se confondre dans la nuit étoilée qui nous enveloppait, se morfondre en sperme chaud sur ton ventre. Toi qui avais déjà fait l'amour et ne voulais plus recommencer, préférerais attendre, m'attendre de t'attendre ma tendre Catia. Ton sourire et ton rire et le rire de ta chair sous la douche et les vagues et les étoiles de Pakostane mouraient de trop briller dans un décor de toc où chaque planche suscitait des millions et des milliards de baisers. Catia, si je me souviens de toi. Ton prénom, ton aura. Auras-tu une réaction surprenante, toi pour qui Bordeaux n'est autre qu'un petit point au fond de tes yeux ?



Saisir l'instant comme un voyage interstellaire. Un regard. Un baiser. Une attraction. Une jouissance infinie. Et mourir de renaître aussitôt en ayant tout perdu.

Serge Safran est né à Bordeaux (France) le 22 novembre 1950. Il vit à Paris où il co-anime la revue *Jungle* et les éditions du Castor Astral. Enseignant, il exerce également une activité journalistique, entre autres, au *Magazine littéraire*. Il a publié *Bleuets de boue* (1976), *le Chant de Talaïmannar* (1978) aux éditions du Castor Astral et *De l'autre côté du Ladakh*, récit de voyage au petit Tibet (1982) aux éditions Vrac. Ce « Journal » est extrait d'*Épreuves d'origine* à paraître aux éditions du Castor Astral en 1985.